

### Acrostiche

Comme la cendre vaine emprisonnée dans l'urne  
Oublie ce qu'elle fut, comme l'oiseau du soir  
Retourne vers son nid aux derniers rayons diurnes,  
Nous nous dirigeons tous vers le grand séjour noir.

Et cela suffit à nous rendre taciturnes,  
Guettant cet ennemi que l'on ne saurait voir ;  
Il semble nous parler en des instants nocturnes,  
Disant : "Tu dormiras bientôt dans mon dortoir".

Ombre noyant parfois le sol de froides dalles,  
Un souffle froid qui va le long d'une spirale,  
Il ne se fait point voir, il n'émet aucun bruit ;  
L'adversaire est partout, dans chaque recoin sombre,  
Le froid de sa présence est ressenti dans l'ombre  
Et rappelle aux mortels l'approche de la nuit.

### Poète

Avant le jour, le poète se lève ;  
Il ne dort point quand le soleil s'éteint.  
Visant un but que jamais il n'atteint,  
Son idéal ne se met point en grève.

Lui, l'amateur de forme longue ou brève,  
De libres mots, de langage contraint,  
Ne lâchant point la notion qu'il étreint,  
Tient son ouvrage et le brode sans trêve.

Il ne veut point habiter les sommets ;  
Son confort trouve aux lieux où il se met ;  
En pleine nuit, il croit à la lumière.

Or, ce rhapsode ou ce barde, est-ce moi ?  
Je réponds "oui" ; c'est un acte de foi,  
Et grand merci à ma muse première.

## Coupe

Mallarmé, magicien du vers,  
Tant pour la rime que la coupe ;  
Tes admirateurs, une troupe  
D'un peu partout dans l'univers.

Tu chantes des sujets divers,  
La nef à l'imposante poupe  
Et l'horizon qui se découpe,  
Les noirs corbeaux dans les hivers ;

Quiconque à te lire s'engage  
Se trouve pris dans le tangage  
Et le roulis ; point de salut.

Mais remercie ta bonne étoile :  
Ton écriture te valut  
De figurer sur cette Toile.

## Sirène

Tel fut le prix payé jadis par la sirène  
À la noire sorcière, un matin de printemps :  
D'abord son rouge cœur de corail palpitant  
Fit place à de la chair, fragile chair humaine ;

De sa nageoire dont elle usait, souveraine,  
Pour franchir sans danger les gouffres inquiétants,  
Naissent jambes et pieds où la douleur s'étend,  
À son rire fait place une expression de peine.

Pour l'amour d'un mortel a lieu ce sacrifice,  
Pour un prince qui fut sauvé du précipice  
Où s'était englouti son navire, autrefois ;

Elle a donné aussi, la fille de l'eau verte,  
(Fatale à son amour sera pareille perte)  
Elle a donné aussi sa ravissante voix.

## Taverne

À l'heure où plus d'un s'endort,  
À boire l'on me convie ;  
Loin de la foule asservie,  
Savourons des alcools forts.

L'ivresse prend son essor,  
Les poèmes prennent vie.  
Pour la muse inassouvie,  
Des verres pleins à ras bord.

Ah, muse de la taverne,  
Le grand prix je te décerne,  
Dont tu peux tirer orgueil.

Tu as vaincu ma paresse  
Cent fois mieux qu'une maîtresse  
Ou que la peur du cercueil.

## Recoin

J'écris ceci dans un recoin  
Où nul copain ne me rejoint.  
Cette chanson est composée  
Dans le désordre et sans nul soin,

La partition est enlisée,  
La mélodie est stylisée  
Comme un air qu'on entend au loin  
D'une oreille mal disposée.

Lecteur (mon frère, mon cousin  
Ou mon collègue ou mon voisin),  
Oublie cet air un peu zinzin !

En sa course désemparée,  
Sans destination déclarée,  
Ma plume s'est juste égarée.

## Île de France

Sage est le député d'Issy-les-Moulineaux ;  
Ils aiment naviguer, ceux de Vigneux-sur-Seine.  
L'air est pur et limpide autour de Bourg-la-Reine,  
Et c'est un beau chemin qui mène à Longjumeau.

Quel plaisir de flâner dans Magny-les-Hameaux  
Ou d'aller prendre un verre à Brou-sur-Chantereine  
Quand on a visité les abords de Suresnes  
Et pris quelques photos du Mesnil-Amelot !

Ah ! partir pour l'étrange endroit nommé le Pecq,  
Voir avant de mourir le vieux Noisy-le-Sec  
Ou flâner au matin près de Villetaneuse !

Au couchant qui rougit les hauts murs d'Antony,  
À la lune qui luit au bois de Taverny,  
Préférons tes jardins, Saint-Rémy-lès-Chevreuse !

### Barde

Sa vie n'ayant été ni folle ni ardente,  
Un veuf barde s'en va, d'une allure prudente,  
Par les chemins obscurs qui furent ceux des loups  
(Mais il n'en reste plus, ou alors, pas beaucoup).

Soudain, au beau milieu d'une clairière sombre,  
Des cendres, des charbons étalés en grand nombre...  
Les averses d'été ne les ont pas noyés,  
Il les trouve brûlants, en les frôlant du pied.

Il s'attarde un instant dans ce lieu fatidique,  
Cherchant à deviner de qui la fin tragique  
S'est accomplie ainsi, en cet étrange lieu.

Sur ce mort inconnu, il chante des mots pieux,  
Puis reprend son chemin. Son pas n'est point rapide,  
Il songe aux monuments perdus de l'Atlantide.

## Rose

Il n'est pas oublié, le parfum d'une rose  
Que j'ai cru respirer, m'endormant, l'autre soir.  
La suite du sonnet, l'écrire ici je n'ose  
Où tous les habitants du monde iront la voir.

De soi-même on n'a deuil, pitié, ni désespoir.  
Pour profiter du jour, un vieillard se repose  
Sitôt que c'est possible, ou, tel un vieux miroir,  
Fait surgir des reflets dans ses vers et sa prose.

L'hiver de notre vie ne va pas vers l'été.  
D'avoir été heureux (et nous l'avons été),  
C'est de quoi mitiger ce crépuscule sombre.

Lisons donc de beaux vers dans ce restant de jour,  
Ils ne sont point gravés au marbre pour toujours,  
Ils sont comme la neige amoncelée dans l'ombre.

## Prince

Un prince a recherché les triomphes barbares,  
Mais il a constaté qu'il n'en résultait rien.  
La rencontre, pourtant, d'un démon aérien  
Le plongea, pour un temps, dans une extase rare.

Tels des oiseaux de mer se tuant sur un phare,  
Le prince et le démon périrent, corps et biens.

Cette fable pour dire (et retenez-le bien)  
Que le bonheur produit la mort, sans crier gare.

Arthur, nous admirons ton talent de conteur  
Et nous sommes bien loin d'atteindre tes hauteurs ;  
Mais nous sommes moins durs, dans nos vers et nos proses.

Dans nos rimes, le prince a de plus doux plaisirs ;  
S'il meurt, ce n'est que pour davantage s'offrir  
À la contemplation de son unique rose.

## Résurrection

C'étaient trois écoliers qui glanaient sur la lande ;  
Chez le maître boucher quand ils se sont logés,  
Ce méchant artisan, les ayant égorgés,  
En façon de terrine a préparé leur viande.

Jamais il n'a vendu de cette chair friande ;  
Au bout de sept années, nul n'y avait touché.  
Le grand saint Nicolas s'en vient voir le boucher :  
Refusant le jambon, c'est ce plat qu'il demande.

Il verse sur la chair trois gouttes d'eau bénite  
Et trois grains de sel pur. Trois coeurs alors palpitent,  
Trois corps reprennent forme et sortent du saloir.

J'ai soif, dit le premier, donnez-nous de la bière ;  
Le deuxième ajouta : Remplissez bien nos verres,  
Le troisième observa : J'ai dormi comme un loir.

## Ville

Ville, veux-tu nourrir un peuple de fumées ?  
De vapeurs envenimées ?  
Pourquoi nous fermes-tu ainsi les horizons ?  
Qui a coupé tous les buissons ?

Ville, veux-tu distraire un peuple avec l'ennui ?  
Pourquoi d'aussi sombres nuits ?  
Pourquoi orner ton ciel d'une couronne noire  
D'un inframonde évocatoire ?

Ville, nous comprenons que tu deviens démente,  
Que ton âme fermente,  
Que ton esprit se voile ;

Le fils du charpentier, sur tes porches sculpté,  
Ne se reconnaît plus dans cette humanité  
Qui ne veut plus d'étoiles.

## Heureuse

Combien serait heureuse et paisible la Terre  
Si chacun désirait songer au bien d'autrui,  
Si chacun produisait la joie autour de lui,  
Et si nul ne croyait que son coeur fût de pierre !

Aujourd'hui, çà et là, de furieux adversaires  
Du matin jusqu'au soir s'affrontent à grand bruit,  
Et rêvent de combats tout au long de la nuit,  
Aujourd'hui brûle encore une flamme de guerre.

Mais un jour se taira l'aboiement du canon.  
Sol que du sang humain, hélas, nous profanons,  
Plus personne demain ne te le fera boire.

La ruine de Babel redeviendra la tour,  
Avec des feux de joie allumés tout autour ;  
Et nous dirons : "La paix, telle est notre victoire".

## Baiser

Quoi de plus beau sous le jour  
Qu'un sentiment qui nous touche,  
Ou que, bouche contre bouche,  
Un charmant baiser d'amour.

Est-il plus brûlante fièvre  
Que l'oubli de la raison  
Quand la lèvre prend la lèvre ?  
Est-il un plus fort poison ?

Est-il plus immense joie  
Que celle qui nous envoie  
Au ciel où l'âme se meurt ?

Prince dont la vie est close  
(Et le corps, dessous les fleurs)  
Ne peut oublier la rose.

## Reflét

Aux vitres du salon, les fleurs sont à l'envers ;  
Leurs teintes, semble-t-il, sont un peu plus obscures.

Le froid dans le reflet porte-t-il sa morsure ?  
On y voit, en tous cas, les couleurs de l'hiver.

Ce jardin dépouillé ne manque point d'allure.  
La note dominante y est toujours le vert,  
Même s'il se décline en des tons moins divers,  
Même s'il semble atteint, par endroits, de brûlures.

On y rêve la nuit, auprès d'une lanterne  
(Ceux qui font confiance à leur chaleur interne) ;  
Le ciel est traversé, parfois, d'astres tombants.

Sous la nuée nocturne ou sous la lune blême,  
La chouette avertit, de sagesse l'emblème,  
De ne pas prendre froid, à minuit, sur ce banc.

## Roi barbare

Un roi barbare a mis sa culotte à l'envers ;  
Or, l'évêque qui fut son ministre et son pote  
Ne craignit point de lui parler de sa culotte.  
À l'endroit, dit le roi, je la remets, mon cher.

Le peuple qui fredonne à tort et à travers  
A fait sienne, depuis, la chanson rigolote  
Où l'on voit que ce roi n'avait rien d'un despote,  
Même s'il possédait un grand sabre de fer.

Sa Majesté partait, pour chasser, dans la plaine,  
Mais rentrait au palais, en sueur, hors d'haleine,  
Ayant peur des lapins (et de bien d'autres choses).  
Quand le diable lui dit « Tu mourras aujourd'hui »,  
Il eût voulu qu'Eloi mourût au lieu de lui ;  
L'histoire ne dit pas s'il obtint gain de cause.



## Fréchette

À Fréchette, ce digne et sage homme de lettres,  
Je dis que je le crois poète, s'il en fut.  
Il chante l'océan et les taillis touffus,  
Vers l'infini du monde il ouvre une fenêtre.

Il chante le ciel noir et les vents assidus,  
Puis les âges sans voix que l'on ne peut connaître ;  
Le brave homme de Dieu qui chez l'Indien pénètre  
Et l'arbre qui frémit de ses bras éperdus.

Il parle d'amitié, de souvenirs, de dons,  
Mais aussi du malheur d'une âme à l'abandon ;  
Son dur alexandrin n'est point sujet au doute.

Son pas est assuré sur les étroits sentiers ;  
La muse le défie sans qu'il ne la redoute,  
Bon artisan qu'il est, maître dans son métier.

## Plaisirs

De tant de doux plaisirs ma vie fut étoilée !  
Des chemins de hasard, des livres à foison,  
Nourriture et boisson franchement avalées,  
Je n'ai point trop souffert de la rude saison.

Des rayons de soleil entre les giboulées,  
Un jardin ramenant de belles floraisons,  
Mille pages d'album, de sonnets constellées,  
Des compagnons venant de tous les horizons.

Au milieu du gazon, la tendre pâquerette  
Illumine le jour, tout en restant discrète,  
Et nous fait oublier la façade en béton.

Partageant le café, la libraire voisine  
Sourit en découvrant l'album de Mélusine  
Qu'elle vient de sortir d'un énorme carton.

## Passion

Étrange passion littéraire !  
Toutes les douleurs de l'amour,  
Mais aucun de ses bons retours.  
(Et cela, sur fond de lumière).

Tel un oiseau crépusculaire  
Qui se déplace d'un vol lourd,  
Ou voit planer sur les bois sourds  
L'âme du sombre Piaf-Tonnerre.

Il ne sent point de lassitude ;  
Son cœur n'est point devenu rude,  
Il se souvient des bons moments.

Sur fond de tristesse éternelle,  
Il produit cette ritournelle,  
Comme on s'en envoie, entre amants.

## Piaf-Tonnerre en Île-de-France

Piaf-Tonnerre en Île-de-France  
Aime vagabonder le jour,  
Tout en rêvant à ses amours  
(Sans y mêler trop d'espérance).

Sur ce thème il rime toujours,  
Sans un instant de défaillance ;  
Il élabore avec vaillance  
Des sonnets pendant son parcours.

Il n'en attend aucune gloire,  
Il aime écrire des histoires  
Sans jamais penser au succès.

Il ne brandit jamais de glaive,  
C'est juste un grand verre qu'il lève :  
Ah, le plaisant barde français !

## **Crapaud**

Pour moi, si vite une année passe,  
Dit le crapaud, et c'est pour ça  
Que d'un an mon coeur ne se lasse.  
Car ce coeur toujours s'efforça

Devant les maux, d'être de glace,  
Et lui que la douleur berça,  
Sachant toujours tenir en place,  
Contre le mal se renforça.

Je sais qu'il est d'autres manières  
De se rendre la vie légère ;  
Mais je n'en suis point envieux.

Je dors dans mon berceau de pierre,  
Calme comme un buveur de bière  
Que l'âge rend insoucieux.

## **Pinson**

Pinson, moineau, merle chanteur,  
Sous les nuages qui vont vite,  
De charmants petits enchanteurs  
Disant leurs rimes favorites.

Ils sont les fort brillants auteurs  
D'oeuvres qui ne sont pas écrites  
Pinson, moineau, merle chanteur,  
Sous les nuages qui vont vite...

Est-il véridique, ou menteur,  
Le chant de ces petits ermites ?

Ou disent-ils des mots sans suite  
Que l'air emporte avec lenteur ?  
Pinson, moineau, merle chanteur.

## Palais

Les plaisirs du palais, subtiles découvertes,  
Sont un des sûrs chemins menant aux voluptés.  
Les héros du passé, qui tenaient table ouverte,  
Avaient assimilé cette humble vérité.

Que d'imagination dans cette sauce verte,  
Que de rigueur, d'efforts et de subtilité !  
Nous voyons la portion qui en est recouverte  
Gagner en assurance et en sapidité.

Dans la gastronomie, ou terrestre, ou marine  
Ou d'eau douce, l'esprit souvent se reconstruit ;  
Ainsi, comme souvent, c'est le corps qui l'instruit.

Comme de bons gâteaux faits de bonne farine,  
Nos sonnets sont mûris dans la sage lenteur :  
Tout ce que nous cherchons, ici, c'est la saveur.

## Fleuve

Du cours d'un fleuve, on peut faire la découverte  
Par étapes, qui sont autant de voluptés.  
Chaque nouvelle piste en ce parcours ouverte  
Offre au vaillant marcheur un brin de vérité.

Certains jours, l'eau devient, par endroits, grise et verte,  
Cette couleur s'étend avec subtilité ;  
Parfois, de sable clair, la rive est recouverte,  
Que longent les grands flots avec rapidité.

Auprès de l'embouchure est une odeur marine ;  
L'écosystème mixte est patiemment construit,  
En le regardant vivre, un promeneur s'instruit.

D'autres parfums fluviaux chatouillent nos narines :  
Nous en analysons l'essence, avec lenteur ;  
À cet humble sonnet, ils donnent leur saveur.

## Orage

Il tomba, ce matin, si forte pluie d'orage,  
Qu'on eût cru voir verser des larmes de douleur  
Aux nuages atteints de Dieu sait quel malheur,  
Ou bien, qu'un contretemps les avait mis en rage.

La route, un océan aux humides rivages;  
Le ciel, un bas plafond d'une obscure couleur.  
L'orage de sa voix, les oiseaux de la leur  
Interpellaient le monde en un rugueux tapage.

En voyant ce déluge, un vieux rhapsode, au lieu  
D'en faire nul reproche aux diables ou à Dieu,  
Au lieu de leur lancer d'incertaines requêtes,

Se contente d'errer en emplissant ses yeux  
Du spectacle des eaux en torrents furieux.  
L'air lui semble si doux, au coeur de la tempête !

## Relecture

Je relis tous mes vers. Ils me viennent de toi.  
Ces trois ans d'illusion , ce n'est point là le pire...  
Mais avant ce temps-là, j'étais un triste sire  
N'ayant jamais reçu leçons d'amour courtois.

Je relis tous mes vers. Je ne sais si c'est moi  
Qui ai construit ce flot de texte qui soupire...  
Est-ce moi, cet auteur qui brûle et qui transpire  
Comme avaient transpiré les bardes d'autrefois ?

Enivré de sonnets dans cette vaste plaine  
Où j'attends de mon train la silencieuse haleine,  
De ce duo de vers, toujours inassouvi,

Je n'ai point aujourd'hui ressenti de fatigue  
En déposant ici ma parole prodigue  
Que déchiffre à présent un lecteur assoupi.

## Poésie

Aimons la poésie, car ce n'est point un leurre,  
Même si quelques vers sont parfois mal fichus ;  
Elle nous reconforte et nous distrait à l'heure  
Où, las du quotidien, nous nous sentons déchus.

Le rhapsode qu'un doute à son pupitre effleure  
(Car il s'est élancé par des chemins ards),  
Il ne nous convient pas qu'il proteste ou qu'il pleure,  
Ni qu'il change son chant pour des cris éperdus.

Qu'il suive lentement, de sa plume pensive,  
La lente progression ; que son âme passive  
Laisse venir les mots qui montent de son coeur ;

Qu'il retrouve en esprit ce visage de femme  
Lui faisant désirer de brûler dans les flammes  
Et d'aller au combat qui n'a point de vainqueur.

## Arbre

Victor Hugo explique aux arbres que son âme  
(Dont il eut l'occasion de leur parler souvent)  
N'est, pas plus que la source et pas plus que le vent,  
Exposée au reproche, encore moins au blâme.

Dans la contemplation, son noble esprit se pâme,  
Il observe une feuille au ruisseau dérivant,  
Il se souvient d'avoir entendu, au couvent,  
Le grégorien chanté par une voix de femme ;

Son coeur vers le cosmos à ces instants s'élance,  
Il ne distingue plus la clameur du silence ;  
Le sens de l'univers à ses yeux apparaît.

Il reste là, dans l'ombre et dans le noir mystère,  
Tout debout dans le froid, puissant et solitaire,  
Comme un arbre de plus dans la sombre forêt.

## J'aime

J'aime aller sur les blogs pour le plaisir de lire ;  
J'aime narrer un conte, appris ou inventé ;  
J'aime, en me promenant, découvrir la beauté ;  
J'aime avoir des copains avec qui je peux rire.

J'aime féliciter, je n'aime pas médire ;  
J'aime évoquer l'amour, la joie, la liberté ;  
J'aime les vieux comptoirs et la fraternité ;  
J'aime l'amusement, j'aime aussi le délire.

J'aime l'alexandrin, j'aime bien le sonnet,  
J'aime ce que j'ignore et ce que je connais,  
J'aime le vent qui passe, avec sa turbulence.

J'aime les beaux jardins, les librairies aussi ;  
J'aime déambuler, j'aime rester assis,  
J'aime entendre chanter, j'apprécie le silence.

## Plume

Maître Gecko, trouvant un jour une lectrice,  
L'installe dans son lit (car c'est bientôt l'hiver) ;  
Le lendemain matin, ce barde, toujours vert,  
Dédie un madrigal à son admiratrice.

Sa plume va tout droit, ne grince ni ne crisse,  
Il nous dit l'essentiel au long de quelques vers :  
L'amour, et les regrets qui en sont le revers,  
Ce qu'il faut de douleur pour qu'une âme mûrisse.

Son amie par-dessus son épaule découvre  
Les mots qu'il a tressés, les horizons qu'il ouvre ;  
Ses battements de coeur aux rimes font écho.

Dans le petit matin, la frémissante muse  
Médite, baignée par la lumière diffuse,  
Ton séduisant pouvoir, ô plume du Gecko !

## Exit

Ayant tout exprimé, l'homme peut s'en aller ;  
Il a montré comment il appréhendait l'être,  
Il n'a donc plus besoin de fréquenter un maître.  
Le marché se termine, allons, faut remballer.

L'hiver des ans n'est point suivi par un été ;  
Tu peux dire un adieu à quiconque t'admire,  
Savourer les derniers bols d'air que tu respires,  
Détricoter enfin ta vieille identité.

Comme sur une ardoise on efface une image,  
Nous détruit le trépas.  
Comment ? je ne sais pas.

Que ferais-tu, si l'on te donnait davantage  
De temps ? Tu le perdrais,  
Comme souvent tu fais.

## Ballus

Voici le vieux Ballus marchant au pâturage  
Où, le soir, ont dansé (peut-être) des lutins.  
La prairie tout entière est ornée ce matin  
De givre flamboyant aux couleurs de mirage.

Que vient chercher Ballus en ces humbles parages ?  
Est-ce le souvenir d'un vieux Bénédictin  
Qui lui avait appris sa prière en latin ?  
Est-ce l'odeur qui monte après le labourage ?

La terre est en repos, car c'est bientôt l'hiver.  
Très peu d'arbres au bois gardent un peu de vert,  
Du ciel ont disparu les oiseaux de passage.

Si ce vieillard aime à folâtrer dans les champs,  
C'est qu'à l'oisiveté son coeur a du penchant ;  
Vous ne prendrez donc point ce Ballus pour un sage.



## Transmigration

Trois âmes ont volé par-dessus la colline :  
L'une, vêtue de rouge, avec de grands yeux d'or,  
L'autre, de jaune avec du sombre sur les bords,  
La troisième d'orange aux nuances divines.

La première est partie dans la brise marine,  
Vers l'ombre des grands bois. La deuxième est au bord  
D'un canal où s'ébat la carpe aux reflets d'or.  
La troisième fréquente une friche anodine.

Les grands bois, en novembre, ont encore des fleurs ;  
L'âme rouge se mêle à leurs vives couleurs,  
Sous le timide aspect d'un insecte ordinaire.

L'âme jaune et l'orange ont dansé dans le vent,  
Ainsi commémorant leurs deux grands corps vivants ;  
Mais le vent fait danser, aussi bien, la poussière.

## Coccinelles

La coccinelle rouge annonçait une fête,  
Mais elle n'a point dit en quel temps, en quel lieu ;  
La coccinelle jaune, un astre dans les cieux  
Que trouveront nouveau le barde et le prophète ;

La compagnie en fut quelque peu stupéfaite :  
La coccinelle orange, un insecte fort pieux,  
A prédit du bonheur pour tous, jeunes et vieux,  
Ou bien, au minimum, une journée parfaite.

La coccinelle rose a dit : « L'automne arrive  
Et nous allons bientôt passer sur l'autre rive  
Afin de profiter des beautés de l'hiver » .

La coccinelle mauve a dit : « Dans nos étreintes,  
Nous ne nous sentons point tenues par la contrainte  
De commenter la chose en composant des vers » .

## Chantefable

Robert tire un alligator  
Par les cheveux ; il a donc tort,  
Car les alligators sont chauves.  
Aussi l'alligator se sauve.  
Il va manger l'aligot tard  
Dans un troquet du Saint-Gothard.  
C'est noté dans le Cahier Mauve,  
Contresigné par l'aigle fauve,  
Et publié dans ce recueil.  
Robert, ne perds pas ton orgueil,  
Nous aimons bien tes Chantefables ;  
Alligator, chauve-souris,  
Sardine, tortue et fourmi,  
Tant d'animaux impérissables !

## Halles

Quand l'urbanisation mit à Rungis les Halles,  
De ce coin de Paris ne battit plus le coeur ;  
Telle une fleur ayant perdu tous ses pétales,  
Le quartier s'enfonça dans la sombre rancoeur.  
Tous les rats vers le Sud firent pèlerinage,  
Tous les chats, les cherchant, ne les trouvèrent plus.  
Un grand trou remplaça notre ancien paysage,  
Même, le ciel n'était plus pareil au-dessus.  
Aurait-il fallu mettre une relique en châsse ?  
Une ville évolue au fil du temps qui passe,  
On sait qu'on n'y peut rien, nous, bardes rêvassants.  
Bernard, tu n'allais plus dans ton quartier des Halles,  
De ce monde, on m'a dit que tu t'es fait la malle,  
Sauf un peu d'âme, à la place des Innocents.

## Soif

Le barde meurt de soif auprès de la fontaine,  
Puis il se désaltère aux rayons du soleil ;  
De l'eau, de la lumière, il trouve tout pareil,  
D'un plaisir inconnu son âme est soudain pleine.

Entre lui et le monde il ne perçoit qu'à peine  
Une séparation; entre son sang vermeil  
Et ce qu'il vient de boire, entre veille et sommeil,  
Entre son propre chant et ceux de la sirène.

De fines gouttes d'eau sur le pot de vin blanc  
Forment quelques ruisseaux qui en ornent les flancs,  
Transformant en joyau cette humble terre cuite...

Un vent glacial se lève et nous chasse de là.  
Ce printemps dans l'automne a perdu son éclat,  
Cette étrange douceur a soudain pris la fuite.

## Licorne

Puis la licorne, en reine déguisée,  
Attend le roi dans son grand lit carré.  
Son coeur qui bat d'amour démesuré  
Conçoit en lui les plus hautes visées.

Sur l'oreiller sa crinière est posée,  
Guettant l'entrée du monarque honoré ;  
La chambre baigne en ces reflets dorés  
Et en fragrance hardiment composée.

Aux quatre coins du lit, des pommes d'or,  
Un élément naïf dans le décor  
Auquel, lecteur, tu peux bien condescendre.

Le roi, pourtant, n'est point là. Quel tourment,  
La longue nuit qu'elle passe à l'attendre ;  
Chez la marquise, il soupe, ce gourmand.

## An Orpheus I-19

Wandelt sich rasch auch die Welt wie Wolkengestalten, alles Vollendete fällt heim zum Uralten.	Change l'univers aussi vite que nuages aux cieux, tout l'accompli se précipite vers ce qui est très vieux.
Über dem Wandel und Gang, weiter und freier, währt noch dein Vor-Gesang, Gott mit der Leier.	D'une telle évolution au plus loin, au plus libre, tu nous fis l'annonciation, Dieu qui portes la lyre.
Nicht sind die Leiden erkannt, nicht ist die Liebe gelernt, und was im Tod uns entfernt, ist nicht entschleiert. Einzig das Lied überm Land heiligt und feiert.	Sans reconnaître les souffrances, sans apprendre l'amour, qu'en la mort nous prenions distance, c'est voilé, sans recours, Mais nous chantons, en notre errance, et la joie vient au jour.

## Parcours

Poésie ! Ô parcours furtif d'un campagnol,  
Tout autour de Paris les collines s'effacent  
C'est la belle au boudoir que charme et que délasse  
Un amusant récit du vieux Marcel Pagnol.

Face au miroir sans tain les gens font les guignols,  
Face au désert de sable est un désert de glace...

Le miroir a perdu de ta forme la trace :  
Reste au fond du désert, âme du rossignol.

Un escargot s'envole et part à l'aventure ;  
Mon esprit vagabonde au fil des sépultures,  
Ma plume n'écrit plus, c'est devenu un os.

J'ai presque terminé de narrer cette histoire ;  
Mais si vous farfouillez tout au fond de l'armoire,  
Vous devrez prendre garde au vieux rhinocéros !

## Tiennot

Tiennot, ça te va bien, d'être amoureux transi !  
Dans cet état, tu crées de charmantes sentences  
Où ne flottent jamais le mépris ni l'offense ;  
Tu sais que la beauté ne t'est pas sans merci.  
Par tes vers est ce monde assez bien éclairci ;  
Tu manies avec charme une langue qui pense  
Et qui chante l'amour aux beaux jardins de France,  
Heureux qui, par bonheur, peut s'exprimer ainsi !  
Heureux qui dit ces mots sans douleur et sans peine,  
Un aussi bon rimeur a vraiment de la veine !  
Que sa muse jamais cet homme n'abandonne ;  
Que jamais ne devienne un tel coeur languissant,  
Mais qu'il reste bien rouge, et vivant, et puissant,  
Et solides les vers que sa plume nous donne.

## Pédestre

Je prie avec mes pieds, du matin jusqu'au soir.  
Sans escale et sans but est mon pèlerinage,  
Tel un vaillant saumon qui contre le flux nage  
Et vit ses derniers jours, animé par l'espoir,  
J'avance lentement vers cet horizon noir  
Où le repos m'attend, merveilleux apanage  
De celui qui parvient à la fin de son âge.  
Ce qu'on trouve là-bas, je ne peux pas le voir,  
Un jardin sûrement, un comptoir et des verres,  
Un barman connaissant des blagues fort vulgaires,  
Un soleil adouci par de roses brouillards.  
Je prie avec mes pieds, car je n'ai pas de tête,  
A prier je m'efforce, à prier je m'entête,  
Car prier fait de nous de bien dignes vieillards.

## Charretier

Le charretier est sage,  
Il parle calmement ;  
Il donne du courage  
À la dame en tourment.

La dame, ayant confiance  
Au rassurant propos,  
Dans le char qui s'élance  
A le coeur en repos.

Et bien souvent nos âmes,  
(Ainsi que cette dame)  
S'effarent en chemin ;

Mais un rien les rassure,  
Un amical murmure,  
Le rire d'un humain.

## Agrippa

Tu l'as dit, Agrippa, la vie n'est pas si dure.  
N'avons-nous pas sur nous les ombres des cyprès  
Que nous aimons, bien qu'ils côtoient la mort de près ;  
L'existence est bien douce en ces coins de verdure.

Si de plus, en ton coeur, la poésie murmure,  
Si l'amour (au grand jour ou dans un lieu secret)  
Te fait mettre en chanson quelques fabuleux traits,  
Nul ne peut désirer plus charmante aventure.

Si ta rime jamais d'un deuil ne s'obscurcit,  
Si ton esprit toujours scintille et retentit,  
Je rendrai mon hommage à ton don précieux.

Je sais que ton corps a traversé des tourmentes,  
Que l'Histoire a produit des drames sous tes yeux ;  
Mais ta muse te garde, une si belle amante !

## Vicaire

J'ai entendu parler d'un curé solitaire.  
Il cherchait vainement l'aide qui lui manquait ;  
Un jour, un paroissien lui offre un perroquet  
Qui, avec dignité, se comporte en vicaire.

Mais cet oiseau avait la chasteté précaire :  
Souvent, au poulailler, le soir, il pratiquait  
Des vices dont le prêtre, à bon droit, s'offusquait,  
Lui qui se comportait en pieux célibataire.

À la fin, le curé punit le débauché :  
Il s'arme d'un rasoir afin de retrancher  
Les plumes qui rendaient sa tête magnifique.

Le dimanche suivant, un chauve vient prier.  
Notre vicaire, alors, se met à lui crier  
« Dis-nous quelle est la poule avec qui tu forniques ! »

## Jodelle

Si ce poète adore une méduse,  
Que ne peut-il, en ce monde, adorer ?  
Combien de corps finement colorés,  
Combien d'esprits avec le sien s'amuse ?

Mais s'il n'aimait au monde qu'une muse,  
Qu'un seul terroir il voulût labourer,  
Pourquoi vient-il ici nous figurer  
Des mythes dont personne ne s'abuse ?

Plutôt est-il amoureux de son texte,  
Et la méduse ici n'est qu'un prétexte ;  
À l'occasion, l'auteur le reconnaît.

Ça ne fait rien, ils en veulent encore,  
Gourmands lecteurs qui tant et plus dévorent  
Ces moqueries en forme de sonnet.

## Marin

J'ai rêvé. J'étais clown, en tenue de marin ;  
Je m'exprimais sur scène avec le plus grand zèle,  
Faisant rire les gens, les aïeuls, les pucelles,  
D'un humour décalé occupant le terrain.

Assis au premier rang, s'esclaffait mon parrain,  
Accompagné, ce jour, d'une jeune donzelle  
Qui se donnait des airs de rougissante oiselle  
Tout en nous gratifiant d'un sourire serein.

Le vieillard, comme pris d'une joyeuse ivresse,  
Avait l'air de songer à de douces caresses  
(Entrer dans le détail ? Je ne sais si je dois).

J'ai rêvé que j'étais un amuseur-poète,  
Composant ce sonnet dans lequel se reflète  
Le clownesque propos d'un rimeur maladroit.

## Tropes

Le lecteur murmure : Allons, bon,  
Écris-tu pour les éphémères,  
Mallarmé aux rimes amères ?  
On te lit, puis on s'interrompt.

On dirait que tes phrases n'ont  
Que des tropes qui s'agglomèrent  
Ainsi que dansent les chimères  
Dans mon bureau, près du plafond.

Serais-tu rempli d'un breuvage  
Qui rend la plume un peu sauvage ?  
Tu en as le droit, j'y consens ;

Boire n'est pas toujours funèbre,  
Le vin n'est pas toujours du sang,  
On peut rire dans les ténèbres.



## Bouquin

On chasse le vieux livre, on s'y prend patiemment.  
Scrutant l'empilement jusqu'à l'instable cime,  
Poussant le bouquiniste en son retranchement,  
On cherche le trésor que si fort on estime.

Le livre toutefois, caché sournoisement  
Dans le fond d'un tiroir, sait qu'il est rarissime  
Et ne se montre point. Mais au bout d'un moment,  
Il convient que l'on peut s'afficher magnanime ;

Il surgit, au grand jour. Le bon client s'exclame :  
« C'est toi ! je t'ai cherché, remarquable bouquin,  
Et je te trouve ici ! Allons ! Petit coquin !

Depuis trente ans, je vois ton nom sur mon programme  
De lecture, et je vais te lire cette nuit. »  
(Le lisant, il n'en est que faiblement séduit).

## Ombre

Victor Hugo explore un territoire d'ombre,  
Écoutant les propos d'un spectre à l'humeur sombre.  
Aucun des deux n'ayant envie de plaisanter,  
Leur entretien sérieux noircit l'obscurité.

L'infini dans un coin ouvre sa vaste bouche,  
Impressionné qu'il est par ces penseurs farouches.  
Au fond du souterrain, le son éclate et meurt,  
Puis se trouve noyé dans de grises rumeurs.

Alors, on voit monter, au firmament funèbre,  
La lune bleue qui semble un oeil dans les ténèbres,  
Observant le débat d'un air mystérieux.

Le spectre vient de dire « Il faut tâcher de vivre » ;  
Victor a noté ça dans la marge d'un livre.  
Mon rêve se termine, et j'ouvre de grands yeux.

## Jardinier

Le prince qui venait de son humble planète,  
Qu'il fut désemparé en voyant, par milliers,  
Des roses lui parler sur un ton familier !  
« J'ai déjà bien du mal avec une fleurette,  
Face à ce nombre-là je cours à la défaite ! »  
Mais il fut détrompé par un vieux jardinier  
Qui prodiguait ses soins aux buissons printaniers :  
« Une rose isolée a su te tenir tête,  
Car elle est tout pour toi, définitivement.  
Chaque rose est pour moi un petit élément  
Qui dans le vaste Tout, n'est rien d'indispensable.  
L'individu qui sent l'intérêt général  
En subit la contrainte et l'ascendant moral,  
Comme au souffle du vent se livre un grain de sable ».

## Pluvian

Je voudrais rencontrer un pluvian fluviatile  
Pour l'écouter chanter, là-bas, sous le ciel noir ;  
Si l'oiseau, en plein jour, est fort plaisant à voir,  
La nuit fait émerger ses mélodies subtiles.  
Il se tiendrait, repu, sur la rive fertile.  
Les insectes diraient leurs mots, sans l'émouvoir ;  
Délaissant tout à fait la quête du pouvoir,  
Il n'aurait pas non plus de rêves mercantiles.  
Mais près du crocodile on est un peu nerveux,  
Même, on sent la sueur imprégner les cheveux  
En s'approchant, la nuit, de cette grosse brute.  
J'irai voir le pluvian quand il sera tout seul ;  
Je boirai avec lui ma tasse de tilleul  
En écoutant sa voix, plus douce que la flûte.

## Scarron

Lorsqu'il veut s'amuser, Scarron se fout du monde ;  
Le roi même, en ce cas, sera pris pour sujet,  
Comme nous pouvons voir aux madrigaux qu'il fait  
Ou à d'autres chansons (les exemples abondent).

Le roi ne s'en fait pas, ne tonne ni ne gronde,  
Il est même flatté d'être mis en sonnet  
Par un subtil auteur, qui vraiment s'y connaît,  
Donnant à ses lecteurs jubilation profonde.

Il sait qu'il n'est qu'un roi, ne se prend point pour Dieu,  
Qu'il lui faut du papier quand il se rend aux lieux,  
Que son corps est en proie à bien d'autres misères ;

Un monarque, il le sait, n'est pas un immortel.  
Il a vu le cercueil où reposait son père  
Et les pleurs de sa mère approchant de l'autel.

## Boudoir

Barde en un discret boudoir,  
Pris d'inspiration divine ;  
Il va, comme on le devine,  
Tracer des vers jusqu'au soir.

Puis il se met en peignoir,  
Grattant sur sa mandoline  
Des accords de mousseline  
Qui font rêver le miroir.

Il fait un peu de cuisine  
(Un art qu'il apprit en Chine)  
Et goûte le vin vermeil.

Il guette au jardin la chatte ;  
Il s'allonge sur sa natte,  
Songeant à d'autres soleils.

## Montagnes

Cette année d'ermitage, elle ne fut point vaine ;  
Le jardin suspendu va longtemps s'embellir ;  
Ses pierres sous l'orage un peu plus se polir,  
Sa terre recevoir d'autres sauvages graines.

Les sons qu'à cet endroit j'ai parfois entendus  
Reviendront si je mange un peu de pain de seigle,  
Si au fond d'un bain chaud je me sens détendu,  
Si je rêve d'un chat, si je rêve d'un aigle.

Aucun cloître où l'on vit ne me sera prison,  
Puisque j'en sortirai, d'une simple parole  
Évoquant ma leçon non reçue à l'école ;

Ainsi j'avancerai, au gré de ma raison,  
Me construisant toujours quelques nouveaux repères ;  
Les décrivant ici, plein de lecteurs l'espèrent.

## Vers le soir

Le soleil du volcan trace des rayons noirs,  
La pie en sautillant lance un cri de menace.  
Un nuage pluvieux près de l'horizon passe,  
C'est le déclin du jour, pas encore le soir.

Le chat reste au jardin mais ne veut pas s'asseoir,  
Il ne poursuivra pas la jacassante agasse.  
La rose en fin d'été est languissante et lasse,  
Ses pétales au sol ont commencé à choir.

Je lève mon godet, je trinque au soleil sombre,  
Car dans fort peu d'instant il dormira dans l'ombre,  
Et je commencerai mes travaux de la nuit.

Travaux sans grande ampleur, ma vie n'en a aucune,  
Au destin sur ce point je n'ai nulle rancune,  
Vivre modestement, c'est beaucoup moins d'ennuis.

## Sonnets

De sonnets merveilleux est ce site embelli,  
Que les contributeurs posent à chaque aurore ;  
Sonnets et madrigaux que le public adore,  
Me disait l'autre jour ma cousine Nelly.

Tel poème, en hommage à des temps abolis,  
Avec des mots anciens les fait survivre encore ;  
Tel autre nous fait voir le bocage et sa flore,  
À l'heure où l'horizon s'illumine ou pâlit.

Poètes d'autrefois, vous êtes nos racines.  
Vous éclairez nos jours d'une lueur divine,  
C'est un aimable jeu que d'écrire après vous.

Ainsi porte la Toile une trace nouvelle,  
Et les mots inspirés par la muse immortelle  
Du lecteur d'aujourd'hui satisferont le goût.

## Vallon

Le vallon s'emplit de brume,  
Il s'en emplit à vue d'oeil.  
On dirait qu'il prend le deuil  
Des rencontres que nous eûmes.

La vie a goût de bitume,  
Tel le flot sur un écueil ;  
Elle a froid dans son cercueil,  
La grande âme que nous fûmes.

Les morts n'ont point d'âme soeur ;  
Il leur faut penser sans tête  
(Ceux qui à vivre s'entêtent).

Finie, pour eux, la douceur,  
Fini l'éclat des guirlandes  
Et l'odeur du pin des Landes.

## Céleste

Je dois finir mon temps en l'amour de Céleste,  
L'absence ni l'adieu ne m'en sauraient guérir,  
Ce n'est pas toi, lecteur, qui me peux secourir,  
Ni qui vas consoler ma condition funeste.

Dès long-temps je connais sa rigueur, je l'atteste,  
Mais puisque à notre fin nous devons tous périr,  
Je suis reconnaissant qu'elle m'aide à mourir;  
Je n'ose murmurer quand elle m'admoneste.

Quelquefois mon bon sens veut que ça tourne court,  
Et m'incite à partir, comme un âne qui court,  
Abandonnant sa charge (il est heureux loin d'elle);;

Après sa longue sieste aux pâtis verdissants,  
Il se dit que Céleste est seule aimable et belle,  
Et reprend le collier, tout en se maudissant.

## Rois mages

Voici venu le temps des récits légendaires ;  
Par les feuillets froissés continuent d'exister  
Les héros dont jadis mon coeur fut enchanté,  
Ceux dont la destinée sortait de l'ordinaire.

Sur un menhir maudit, le nom du sanguinaire  
Hérode fut inscrit par un druide exalté ;  
Cela survint aux jours de la Nativité  
Qui virent voyager trois grands rois de la Terre.

Les rois ont rencontré, caché dans une étable,  
Un enfant nouveau-né, leur Seigneur véritable,  
Auquel ils ont rendu un hommage tremblant.

Le charpentier, pour eux, a sorti trois calices ;  
Et, pour les trois vieillards, déjà, c'est un délice  
De respirer l'odeur de ce petit vin blanc.

## Saules

Un bonjour en langue des saules,  
C'est, en effet, silencieux ;  
Un frémissement des épaules,  
Un tremblement malicieux.

Un bonjour en langue des feuilles,  
C'est un peu sourd, comme un sanglot,  
Comme le clapotis de l'eau,  
L'oreille à peine le recueille.

Grand merci donc au rossignol  
Qui saisit les bonjours en vol,  
Comme des mouches qu'il capture ;

Ah, tous ces bonjours inconnus !  
Que n'avons-nous mieux retenu  
L'enseignement de la Nature !

## Vaine application

Vers vingt ans, nous avions des leçons de portrait.  
Une tendre Vénus nous servait de modèle ;  
Nous cherchions, de nos traits que nous voulions fidèles,  
À capturer la fleur de ses charmants attraits.

L'occasion de souffler, de temps en temps, s'offrait.  
Le professeur disait : « Voyez, mademoiselle,  
Comment ces jouvenceaux et cette jouvencelle  
Ont vu votre beauté, ce qu'ils en ont extrait. »

La plupart des portraits étaient plaisants à voir,  
Leurs auteurs possédant déjà quelque savoir ;  
Cependant, mes efforts et ceux de ma voisine

Eurent un résultat si caricatural  
Que la fière Vénus, au maintien sculptural,  
N'éprouva que stupeur, face aux oeuvres porcines.

## Un an après

C'est sans toi que j'ai lu, ces jours-ci, sur la plage,  
Et tu liras ceci, un jour, sous d'autres cieux.  
Je souris en moi-même en pensant que tes yeux  
Je ne sais quel matin parcourront cette page.

Ce jour vient ajouter une année à mon âge;  
Et l'an passé, déjà, je me sentais trop vieux.  
J'y pense en parcourant ici les mêmes lieux,  
Les mêmes boulevards et les mêmes herbages.

Mon pas se fait plus lourd et bien plus malhabile ;  
Durs me sont les sentiers qui me furent faciles,  
Et ces difficultés, je les bois à longs traits.

Tu restes pour toujours dans mon coeur, jeune muse,  
Ma rime se moquant d'elle-même s'amuse,  
De ce que j'écrivis ne me vient nul regret.

## Dieu dit : Je ne parle pas.

S'il fallait des grands monts interroger la cime,  
Qui peut savoir ce que répondrait le versant ?  
Peu souvent, des sommets, un oracle descend ;  
Et quand cela survient, il se perd dans l'abîme.

Quand le barde entreprend de consulter la plaine,  
Il ne distingue point les propos des sillons  
Qui semblent affirmer « Ce n'est pas mon rayon » ;  
Ou bien, ils ont parlé avec la bouche pleine.

Ainsi va l'univers dont la sagesse éclate,  
Nul ne peut déchiffrer cette toile écarlate,  
Nul ne sait ce que l'astre a déclaré par jeu.

C'est ainsi. Jusqu'au seuil des vastes sépultures,  
L'homme reste ignorant de ses journées futures ;  
Mais il l'aime, à la fin, ce silence de Dieu.



## Village

Un jour je reverrai mon village natal  
Le beffroi musical, l'église un peu hautaine,  
Les bateaux sur le lac et leurs doux capitaines,  
Et la brise du soir qui n'a rien de brutal.

De nouveaux bâtiments de verre et de métal  
Occupent à présent cette terre lointaine,  
Arborant fièrement une enseigne, une antenne,  
Et les riches couleurs du monde occidental.

Devrai-je alors partir, de façon plus épique,  
Vers un village vierge, aux abords d'un tropique ?  
Je ne me crois point fait pour cet exil doré.

L'aurais-je été, par contre, au temps des caravelles ?  
Ces lointains, j'aurais pu, je crois, les ignorer :  
La terre familière est pour moi la plus belle.

## Wystan

Victor, amoureux d'Anne, est son doux compagnon ;  
Les gars de son bureau profitent de l'aubaine.  
Victor va consulter l'oracle de la plaine.  
L'oracle a répondu « À cela je dis non ».

Victor interrogea la cime des grands monts,  
Cime dont le verdict lui parvint, non sans peine,  
Mais négatif aussi ; toute indulgence humaine  
A quitté à présent son esprit moribond.

Un grand couteau à viande acheté au marché  
Dans sa main qui s'acharne à frapper et trancher,  
Il accomplit ainsi le sacrifice d'Anne.

Dans la cour de l'hospice il dit « Je suis l'Alpha  
Et l'Oméga, celui qui tous vous jugera ».  
(L'esprit inconsolé prend refuge en l'arcane).

## Soleil

Je ne sais point à quoi comparer le soleil ;  
J'aime, en un frais matin, rêver sous sa lumière  
Et le voir décliner à son heure dernière...  
Au petit jour il semble abriter mon sommeil,  
Ou bien me consoler de rester en éveil,  
Car la chose pour lui est simple et coutumière :  
D'Est en Ouest il lui faut franchir la Terre entière,  
Brillant au firmament d'un éclat sans pareil.  
Sans lui, que saurions-nous de la beauté du monde,  
De l'univers bizarre où la magie abonde,  
Où l'heure est annoncée par les corbeaux tordus ?  
Sans lui, on y verrait comme dans un tunnel,  
Comme dans la noirceur du froid originel,  
Tâtonnant devant nous, tels des enfants perdus.

## Requiem

Je rêve qu'en passant ma porte,  
Je parviens à Jérusalem  
Où l'on chante le requiem  
Du Créateur et de sa sorte.

Lui mort, subsiste son escorte,  
Tous chantant "Non bis in idem",  
Sauf un qui répète "Baal Shem" ;  
Sans que nul poème n'en sorte.

Oui, ma chanson est ténébreuse  
Car mes pensées sont nébuleuses  
Aux plus pesants jours de l'été ;

Mon inspiration est allée  
Vers ces figures décalées,  
Plutôt qu'aux rives du Léthé.

## Donal Óg

Le chien n'a point parlé, ni non plus la bécasse.

Tu as rêvé tout ça en marchant dans les bois,

Ou près de la falaise à la blanche paroi ;

Si ce n'est pas un rêve, alors, ça me dépasse.

Tu dis que j'ai promis, que veux-tu que j'y fasse,

On te dit quelque chose et voilà, tu y crois

Comme à ce que prétend ton charpentier en croix.

Ne suis-je pas marin, frère du vent qui passe ?

Si j'avais la nef d'or aux mâts d'argenterie,

Je te la donnerais, tu es la plus jolie ;

Mais je n'ai rien de tel, il faut me pardonner.

Tu dis que je t'ai pris le Dieu de tes prières ;

Est-il Dieu, celui qui, à son heure dernière

Disait : Père, pourquoi m'as-tu abandonné ?